

LES DÉVOREURS

Camille Bradelet

Les Dévoreurs

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : xxx-xx-xxx-xxxx-x

© Camille Bradelet

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

I. DOTTIE LANG

« Je suis consumée par le vide. »

Dorothy leva les yeux vers le miroir suspendu au-dessus du lavabo et jeta un regard furieux à son reflet qui la considérait, impavide. Elle eût le sentiment d'une réalité qui se fracturait et un sentiment de vertige l'envahit. Elle serra très fort les poings sur les rebords du lavabo pour retrouver un semblant de stabilité. L'impression était effrayante. D'un côté, elle regardait ce reflet blafard dans le miroir et elle le haïssait. De l'autre côté de la glace, son reflet la regardait tout étonné de ce brusque accès de fureur et de ce qui l'avait causé. « Je suis comme un fantôme », songea Dorothy, toujours aiguillonnée par cet accès de colère aussi brutal qu'inattendu. Elle était tellement calme, habituellement. « Je suis comme un spectre, une coquille vide » se répéta Dorothy. La pensée était omniprésente, elle raisonnait en boucle dans sa boîte crânienne.

Et puis le sentiment passa aussi vite qu'il était apparu. Dottie resta encore quelques secondes devant le miroir.

Depuis combien de temps était-elle debout, là, devant le lavabo? Et à quoi venait-elle de penser? Les pensées étaient déjà parties se perdre aux tréfonds d'elle-même. Est-ce qu'elle venait d'être triste? En colère? Elle ne parvenait plus à se rappeler. L'impression d'alerte qu'elle avait ressentie avait disparu, elle l'avait déjà oubliée. Elle se retourna mécaniquement vers sa table de chevet, agrippa l'anse de son mug à café et s'assit pour boire une gorgée du liquide fade qui avait tiédi dans la tasse. Ses yeux avaient repris leur éclat habituel. Perdue dans le vide, Dorothy contemplait la grisaille.

Dorothy Lang – mais tout le monde l'appelait Dottie, personne n'employait jamais son nom complet – était serveuse dans une grande chaîne de café à New-York. Elle n'était pas serveuse par plan de carrière, il s'agissait plutôt d'un choix par défaut qu'elle regrettait chaque jour en allant au travail mais dont elle n'était pas capable de s'extraire. Toutes ses journées de travail, Dottie les passait à détester servir leurs cafés et leurs sandwichs sous vide aux clients. En général, elle arrivait à garder un visage de bonne composition, parfois même à sourire. Mais elle sentait qu'elle ne trompait personne, ni les clients ni ses collègues et elle le vivait comme une défaite personnelle.

Dottie se disait souvent que si elle était arrivée à mieux porter son masque de politesse et d'entrain, c'aurait été moins difficile de se traîner à travers la vie. L'illusion d'enthousiasme du masque aurait fini par déteindre sur elle et la

contaminer comme un bon virus. «Les vertus de la pensée positive, ce genre de trucs», se disait Dottie. Mais rien de tout ça n'arrivait jamais. En général quand Dottie se sentait bien, quelque-chose arrivait toujours pour tout gâcher et la faire repartir dans son propre cercle infernal de pensées déprimantes. Elle se réveillait de bonne humeur un matin, elle partait au travail et puis, en plein milieu de la journée, un client lui parlait de manière désagréable, ou bien on l'envoyait nettoyer pour la énième fois le surgélateur dans lequel des miettes de muffins étaient tombées pour former des agglomérats de pâte visqueuse et gelée coincés dans les interstices de la porte et il fallait frotter très fort pour les détacher. Ou alors elle se réveillait sur ses jours de congés, prête à profiter à deux cent pour cent de cette journée de liberté et puis, au troisième café avalé assise au bord de son lit dans son minuscule studio, elle réalisait qu'elle n'avait pas d'activité particulière de prévue ni d'amis à voir. Cette prise de conscience était généralement le moment où elle renonçait avant même d'avoir essayé. Elle penchait lourdement la tête vers le liquide noir dans la tasse de café et s'apprêtait passivement à subir une nouvelle journée d'ennui. C'était l'un de ses grands reproches à la Vie. Rien d'intéressant n'arrivait jamais.

Et, effectivement, rien d'intéressant n'arrivait jamais dans la vie de Dottie Lang. Les jours s'enchaînaient aux jours, avec une prévisibilité parfaite. Dottie aurait aussi bien pu les écrire à l'avance. Ce jour-là n'allait pas faire

exception à la règle. Pourtant, rétrospectivement, dans la chronologie des événements vus par Dottie, elle se dirait plus tard, à la toute fin, que c'est ce jour-là que s'était mise en branle la série d'événements qui allaient avoir pour aboutissement tant de conséquences dramatiques.

C'était faux, bien-sûr. Ces événements n'étaient que le résultat d'autres événements d'une bien plus grande envergure, qui s'étaient mis en marche depuis une éternité, déjà. Mais, alors que Dottie était en train de se réveiller, l'esprit déjà plein des choses inintéressantes qui allaient parsemer sa journée de travail jusqu'au soir où elle rentrerait fatiguée chez elle, ouvrirait une soupe lyophilisée en guise de repas et irait dormir juste après d'un sommeil sans rêve, elle ignorait encore tout cela. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'aujourd'hui encore, rien d'intéressant ne se profilait devant elle, rien d'autre que l'horizon morne et empli de la grisaille habituelle, une grisaille éternelle qui la recouvrait entièrement depuis toujours, d'aussi loin qu'elle se souvienne, et pour toujours.

II.

UN MESSAGE

Dottie s'habilla, courut prendre son métro et, arrivée à la station où elle travaillait, sortit dans l'air glacial de la ville. Elle descendit la rue ensoleillée emmitouflée dans une grosse veste mi-saison. On était au mois de mars et il faisait encore très froid. Dottie était dans un de ces jours où elle ne se sentait pas si mal. La journée, l'un dans l'autre, ne pouvait pas se révéler trop mauvaise puisqu'il faisait froid mais beau.

Arrivée au café, Dottie passa le perron de l'établissement en se glissant à travers la queue déjà importante de clients et monta à l'étage pour enfiler son uniforme de travail. Elle ressortit du vestiaire, son tablier vert trop grand noué autour de la taille. Dottie n'était jamais sûre d'aimer ou pas porter un uniforme au travail. À sa sortie du vestiaire elle croisa sa chef dans le couloir. Temperence Jackson était une grande fille rectangulaire qui avait la fâcheuse tendance universelle des chefs à parler en grands principes et à ne s'en appliquer aucun à elle-même. Le premier

de ces principes étant bien-sûr de se donner à fond dans son travail.

Dottie ne l'appréciait pas plus que ça mais n'avait pas non plus d'animosité envers elle. C'était une chef, c'est tout. Temperence semblait lui rendre ces sentiments et l'une et l'autre cohabitaient bien au travail.

– « Bonjour Dottie, ça va? » s'exclama Temperence, souriant de toutes ses dents, en la croisant.

C'était une tendance de Temperence que Dottie n'avait jamais comprise. Temperence parlait toujours comme si elle n'aurait pas pu être plus heureuse de s'adresser à vous en cet instant précis. Dottie se demandait souvent comment Temperence pourrait s'adresser à son petit-ami. Quand on semblait si merveilleusement heureuse de parler à ses employés pour leur demander d'aller faire un truc aussi anodin que la plonge, qu'est-ce que ça devait être quand on parlait à l'être aimé. Dottie imaginait bien Temperence demander au futur homme de sa vie d'aller récupérer les chiottes en chantant comme une princesse Disney. Mais pour l'instant, Temperence était célibataire et les seuls à qui elle pouvait demander ce genre de choses grisantes, c'étaient ses employés. Dottie répondit à Temperence que ça allait et Temperence, souriant de toutes ses dents comme le loup des trois petits cochons en train de saliver devant les porcelets, l'envoya prendre son service au niveau du comptoir à cafés.

La longue journée commença. Dottie servit boissons sur boissons. Le café se situait dans un lieu très fréquenté aussi l'afflux de clients était-il massif toute la journée. Pour Dottie, cela avait au moins l'avantage d'éviter les moments plats, meublés de discussions à bâtons rompus avec ses collègues. Les collègues de Dottie semblaient toujours avoir des milliers de choses à raconter. Une multitude de choses incroyables semblait peupler leur vie. Dottie, elle, n'avait jamais grand-chose à dire. Sa vie s'écoulait tranquille, mal vécue et dans une relative solitude. Dottie avait peu d'amis et pas d'homme qui partageait sa vie. Dottie avait aussi une sœur dont elle n'était pas proche. Son père était décédé lorsqu'elles étaient jeunes et leur mère était à son tour décédée quelques semaines plus tôt. Ça avait constitué une relative surprise pour les deux sœurs car leur mère n'était pas encore très âgée, mais on ne pouvait pas non plus dire que ça avait constitué un grand choc pour Dottie. Ça faisait des lustres qu'elle n'avait plus de contacts avec sa mère. Une fois que les filles avaient quitté la maison, leur mère n'avait jamais donné *ou pris* (une pointe de rancœur envahissait toujours Dottie lorsqu'elle pensait à ça) beaucoup de nouvelles.

L'entreprise pour laquelle travaillait Dottie pour un salaire assez minable accordait généreusement à ses employés trente minutes de pause et le droit de se nourrir d'un sandwich et d'un café de leur choix, le tout aux frais

de la société. Dottie en était à la moitié de son sandwich lorsqu'elle découvrit le message que lui avait laissé sa sœur sur son répondeur. Elle ne fût pas très surprise de voir que Kimberly avait cherché à la joindre. Elles n'entretenaient pas de liens proches mais, avec le décès de leur mère, allaient des histoires de successions qui amenaient forcément les deux sœurs à devoir échanger. Dottie en était contente. Échanger autour du sujet du décès d'un proche, ça n'était pas les meilleures des circonstances mais Dottie aimait sa sœur et elle était heureuse d'avoir à lui parler un peu plus que d'habitude. Les deux sœurs avaient beau vivre toutes les deux à New-York, elles n'auraient pas pu être plus éloignées que si l'une d'entre-elle était partie s'installer sur une île au bout du monde. Elles se donnaient peu de nouvelles et se voyaient encore plus rarement. Dottie composa le numéro donnant accès à sa boîte vocale, curieuse d'entendre ce que Kimberly pouvait avoir à lui dire.

– «Salut sœurette!» commençait Kimberly dans son message. «Toi aussi tu as reçu la lettre du notaire?» Une note d'impatience perçait sur la fin de la question dans la voix de Kimberly. Dottie traduisit mentalement par «Tu en es encore au stade où tu n'ouvres pas ton courrier?» mais elle ne s'en formalisa pas. Après tout, c'était la semi-vérité – la vérité complète étant qu'elle en était encore au stade où elle évitait même complètement d'ouvrir sa boîte-aux-lettres. «Ça y est, poursuivait Kimberly, les modalités

autour de la maison sont réglées. Le notaire dit que l'on peut prendre possession de notre bien. On va pouvoir vendre la maison, Dottie. Je ne m'y suis jamais rendue depuis... Ben, depuis plusieurs mois, si on ne compte pas le jour des funérailles quand on y est passées rapidement. Je pense que le mieux à faire, c'est d'engager quelqu'un pour faire une estimation et puis de la mettre en vente au plus vite. Je peux contacter quelqu'un pour nous faire l'estimation et j'irai sur place le jour J. Il faut bien quelqu'un pour ouvrir la maison et puis ça me fera plaisir de m'y balader un peu et dans le parc aussi. Dis-moi si tu es d'accord et si ça te dit de venir aussi à l'estimation. À bientôt, rappelle-moi!»

Dottie finit son sandwich en buvant son café. Elle se dit qu'elle attendrait d'être chez elle pour rappeler sa sœur, elle y serait plus tranquille. Elle lui dirait que oui, elle viendrait à l'estimation. C'était le moins qu'elle pouvait faire. Depuis le décès de leur mère, c'est Kimberly qui s'était chargée de toutes les démarches auprès du notaire. Elle pouvait bien se bouger et l'accompagner pour l'estimation de la maison. Dottie se demanda en finissant sa dernière gorgée de café si la vente de la maison leur rapporterait quoi que ce soit à elle et à Kimberly. Des fois, quand elle repensait à la maison, elle visualisait une bâtisse sans valeur. D'autres fois, elle voyait un manoir magnifique à fort potentiel de gains à la vente – à condition sans-doute de le retaper un peu. En redescendant prendre son service, Dottie penchait

du côté optimiste de la balance en se disant qu'elle allait peut-être hériter d'une petite somme d'argent. Avec, elle pourrait peut-être partir en vacances, qui sait? Pour une fois, elle sentait un vague sentiment d'excitation la parcourir à cette perspective agréable et inattendue.

III.

KIMBERLY LANG

«À bientôt, rappelle-moi!» Kimberly Lang raccrocha et son sourire enjoué laissa place à une mine un peu embêtée, quelques rides pensives vinrent barrer le front de son joli visage intelligent. Quand sa sœur allait-elle écouter son message? Quand, en fait, sa sœur allait-elle réaliser qu'elle avait un message vocal? Parfois, il semblait à Kimberly que sa grande-sœur vivait dans une bulle de brouillard où peu d'éléments concrets de la vie réussissaient à l'atteindre. C'était un poids pour Kimberly. Par exemple, si elle n'avait pas été là, qui aurait géré la succession de leur mère? Bon, question stupide, reconnut Kimberly. Si Kimberly n'avait pas existé, inutile de se soucier de ce qu'auraient été les choses sans elle! Mais le poids le plus lourd n'était pas celui des choses matérielles à régler. Kimberly était tout simplement attristée de voir que sa grande-sœur vivait une vie dont elle ne semblait rien attendre et qui ne la rendait visiblement pas heureuse. C'était inscrit dans sa posture toujours un peu voutée, sur son visage dont le regard

évitait toujours soigneusement de fixer l'autre dans les yeux, dans cette impression étrange qu'elle donnait de toujours regarder le vide. Pas *dans* le vide – Kimberly c'était faite un jour la réflexion – mais bien de contempler le vide lui-même.

Kimberly soupira. Elle avait passé son coup de fil depuis un café où elle s'était installée pour travailler sur une étude qu'elle devait rendre dans un mois et sur laquelle elle avait pris du retard. Travailler quelquefois le weekend n'embêtait pas Kimberly. Elle aimait bien son boulot et, si des fois il débordait un peu sur son temps libre, ça n'était pas bien grave. Elle compenserait ça plus tard, cet été la charge de travail diminuerait fortement, comme chaque été. Elle en profiterait pour rattraper les heures sups' effectuées gratuitement plus tôt dans l'année. C'est comme ça que ça fonctionnait dans sa boîte et ça lui convenait ainsi. Ça lui semblait plus juste que de bosser dans un bureau avec des heures fixes obligatoires, qu'il y ait trop de boulot ou au contraire qu'il n'y en ait pas assez. Et puis ces quelques heures travaillées sur le samedi n'allaient pas l'empêcher de profiter de son weekend. En souriant à l'idée de la soirée à venir, Kimberly décida qu'elle avait assez bossé pour la journée. Elle éteignit son ordinateur portable, rangea ses affaires dans son grand sac à main et sortit du café pour se retrouver sur le trottoir balayé par le vent d'Hudson street. Elle avait hâte d'être à ce soir et de retrouver Cédric.

Elle allait mettre sa jolie robe bleue et pour le maquillage... Hum, voyons-voir... Concentrée pour réaliser un check mental des différents rouges-à-lèvres qu'elle pourrait porter ce soir, Kimberly n'en négligea pas moins de glisser quelques pièces dans le gobelet de café tout écorné du mendiant qui faisait la manche adossé à la grille de Bleeker playground. Cela ne cessait jamais d'interloquer Kimberly. Comment le monde pouvait-il être ainsi ? Si dégueulasse et si injuste, et que la vie soit pourtant si excitante ? Méditant sur toutes ces pensées en même-temps, Kimberly continua de remonter Hudson street pour repasser par chez elle, se changer et se préparer pour la soirée.

IV.

TABITAH LANG

Tabitah Lang marchait dans l'immense jardin de sa propriété, retournant une bonne centaine de pensées diverses et inquiètes dans son esprit. Durant sa longue vie, Tabitah Lang avait été une personne assez calme mais n'en faisant qu'à sa tête et écartant violemment tout ce qui pouvait la gêner sur son passage. Elle conservait l'écho de ce comportement dans la mort. Dans sa marche fantomatique, elle bousculait sans leur prêter la moindre attention les tas de feuilles mortes qui s'étaient formés au bas des arbres et qui se dressaient sur son chemin. Les feuilles se soulevaient et crépitaient dans l'air dans le sillage de Tabitah avant de retomber mollement sur le sol.

Tabitah Lang ne s'était jamais souciée des conséquences de ses actes. Quand il fallait agir, elle agissait, et puis voilà. Au diable, ce qui pourrait se passer pour la suite, il serait toujours temps d'y penser le moment venu. Être décédée n'avait dérangé en rien Tabitah. Le soir en s'endormant, elle était vivante, le lendemain elle était morte,

la belle affaire. Ne pas être passée de l'autre côté ne l'avait pas inquiétée. Elle se foutait de la mort et la manière dont celle-ci se déroulait ne l'intéressait pas vraiment, *tant qu'elle échappait à un certain type de mort, bien-sûr*. Et ça avait été le cas. Son propre décès ne l'avait pas tant surprise que ça. Il était prématuré, certes, étant donné qu'elle n'était pas encore à un âge si avancé que cela. Mais la vérité c'est qu'elle était fatiguée. Très fatiguée. De toute cette vie. Elle soupçonnait une partie d'elle d'avoir analysé ce fait et d'avoir pris les rênes sans se soucier de demander son consentement à son être conscient. C'est cette partie d'elle qui, sûrement, pendant la nuit qui lui avait été fatale, avait mis fin à ses fonctions vitales. Cette partie d'elle l'avait débranchée, voilà tout, pour prendre une métaphore électronique digne d'un être humain. Voilà comment, d'un seul coup, elle s'était réveillée morte. Aucun problème en soi. Tabitah se disait dans la mort, comme elle se l'était dit dans la vie, que si un ennui survenait et bien, être réduite à l'état de spectre ne la freinerait pas et elle saurait y faire face. D'ailleurs, elle n'avait aucune connaissance de l'après-vie. Elle ne savait pas ce qui s'y passait et n'avait jamais entendu parler d'éventuels dangers qui pourraient y survenir. C'est donc l'esprit tranquille que Tabitah Lang avait entamé sa vie spectrale, quelques semaines plus tôt. Mais peu à peu, des pensées désagréables avaient commencé à se frayer leur chemin à travers la routine post-mortem paisible de Tabitah.

La plupart du temps, ça lui arrivait lorsqu'elle se réveillait d'un petit somme. Tabitah avait découvert que la pensée très répandue selon laquelle les morts ne dorment jamais était fausse. Tout était question d'envie et de volonté. Quand Tabitah en avait assez d'arpenter sa maison ou son jardin, et bien il lui arrivait d'avoir envie de s'étendre sur son grand lit confortable et d'y piquer un petit roupillon. Alors, Tabitah s'endormait et elle rêvait. Au début, elle se réveillait toujours d'excellente humeur de ces petites siestes. Mais un jour, quelque-chose avait changé. Tabitah avait commencé à se réveiller de plus en plus souvent en proie à un sentiment de malaise diffus. Au début, le malaise s'évanouissait dès qu'elle recommençait à s'activer et puis, petit-à-petit, le malaise s'était installé de manière progressive et définitive jusqu'à ne plus jamais la laisser en paix.

Tabitath était une femme de décisions et elle n'était pas décédée pour échapper aux contraintes de la vie terrestre pour se retrouver aux prises avec de vagues impressions de malaise au cœur. Aussi, une fois qu'elle eût bien identifié que non, décidément, ça n'allait pas, que quelque-chose la tarabustait et refusait de la laisser profiter de son éternité tranquille, alors elle descendit se préparer un café chaud et s'assit sur une chaise pour réfléchir et saisir le problème à bras le corps. Encore une idée fausse concernant les morts, que celle qu'ils n'éprouvent plus d'intérêt pour la nourriture. Au contraire, Tabitah découvrit qu'elle prenait

toujours plaisir à une bonne tasse de café ou à quelques bons biscuits. Cependant, elle ne pouvait plus se saisir des choses, au sens propre du terme. Ainsi, préparer un café restait un acte tout à fait possible pour Tabitah mais, du fait de son passage à un état physique immatériel, cela demandait une grande concentration. Il ne suffisait plus de tendre le bras pour attraper le paquet de café et en verser dans la cafetière puis dans la tasse, non, cela requerrait de la part de la morte de venir toucher avec son esprit le paquet de café, de lui intimer de se pencher vers la cafetière et de mettre en branle en parallèle les circuits électriques de la maison qui avaient été coupés lorsque l'on avait scellé la maison à sa mort, pour mettre en marche la cafetière. Puis, quand le café était prêt, il fallait réussir à approcher la tasse de ses lèvres et intimer l'ordre au café de passer du monde réel au monde spectral. Enfin il fallait, et ça n'était pas la moindre des difficultés, se convaincre que l'on était en train de boire du café. Si l'on échouait à cette étape, le café opérait alors un retour immédiat du monde spectral au monde réel et atterrissait sur le sol avec un gros «plouf», exactement comme s'il venait de ne traverser rien d'autre que du vide.

L'opération café prît donc un certain temps à Tabitah, encore peu habituée à son nouvel état. Après tout, elle n'était décédée que depuis à peine trois semaines. Quand elle fût bien installée, le café passant sans encombre dans son corps de spectre pour y disparaître dans une jolie

vapeur de fumée, Tabitah regarda son malaise dans les yeux. Elle l'inspecta sous tous les angles, sans chercher à ménager sa fierté ou sa dignité. Et finalement, au bout d'un long moment, lorsqu'elle eût fini son inspection, elle soupira. Elle comprenait l'origine de son mal-être, bien que pour rien au monde elle n'eût éprouvé de regret en repensant à ce qu'elle avait fait. Mais elle comprenait aussi qu'il lui fallait remédier à la situation, de manière définitive, cette fois.